

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, MERCREDI, 9 DECEMBRE 1846.

No. 88

REVUE POLITIQUE.

Le *Siècle*, qui s'occupe avec préférence des affaires d'Italie et des destinées du Piémont, contennit jeudi dernier un article remarquable. Nous avons eu déjà le plaisir de le voir louer plusieurs fois le chef de l'Eglise; il nous donne de nouveau cette satisfaction dans cet article. Non content d'approuver la noble conduite du Saint-Père, que tout le monde admire avec reconnaissance et bonheur, il voudrait le pousser en avant et l'engager dans le mouvement politique qui, selon lui, se fait partout en ce moment.

Comme cet article du *Siècle* est grave, faisons-le connaître avant de le juger. Il débute par une citation heureuse qu'il emprunte à M. de Maistre, et qu'il est bon en effet de méditer. M. de Maistre écrivait à une dame de ses amies :

" Il faut avoir le courage de l'avouer, longtemps nous n'avons point compris la révolution dont nous sommes les témoins; longtemps nous l'avons prise pour un événement; nous étions dans l'erreur, c'était une époque; et malheur aux générations qui assistent aux époques du monde! Mais franchement, méritons-nous de voir de plus beaux jours, nous que rien n'a pu convertir, je ne dis pas à la religion mais au bon sens?"

" Cette révolution dont parle M. de Maistre, en termes si frappans, ajoute le *Siècle*, c'était la révolution française ou plutôt la révolution européenne, qui poursuit, comme l'a dit M. Thiers, son invincible cours.

" L'ère des gouvernemens représentatifs est arrivé, disait Bonaparte au directoire... Cette prophétie était si vraie, qu'elle a tourné contre son auteur. Ce qu'on a peine à concevoir, c'est que des rois vulgaires, de chétives cours mal assises sur quelques débris du grand empire, se flattent d'arrêter la marche du temps et de donner un démenti à l'opinion de tous les penseurs."

Puis jetant un regard sur l'Europe: " L'époque, dit le *Siècle*, s'arrête si peu que déjà la grande majorité des Etats européens appartient au régime représentatif. Les Iles Britanniques, la France, l'Espagne, le Portugal, la Belgique, la Hollande, la Suisse, la Suède, la plus belle portion de l'Allemagne, la Grèce elle-même naguère esclave des Turcs, sont entrés plus ou résolument dans cette voie. La Prusse est sur le point de s'y engager. Les quatre nationalités principales qui composent le royaume Autrichien: les provinces Allemandes, le royaume Lombardo-Vénitien, la Bohême, les débris toujours remuans de la Pologne, ou revendiquent leurs anciennes constitutions, ou en réclament de nouvelles, ou rêvent une complète indépendance. L'immobilité systématique du cabinet de Vienne réussira-t-elle longtemps encore? Et la Russie avec ses provinces allemandes, polonaises, toujours brutalisées, toujours frémissantes, avec ses millions de serfs, son aristocratie conspiratrice et ses classes moyennes de jour en jour croissantes, échappera-t-elle longtemps à cette force des choses qui aura subjugué les deux mondes?"

" Tel est l'avenir de la chrétienté, et qu'on le comprenne bien, telle est aussi la mission du christianisme. C'est par son caractère expansif et civilisateur, par ses tendances progressives et généreuses qu'il se distingue des religions immobiles et abrutissantes de l'Asie. Or, quand le gouvernement de l'Eglise catholique, revenu d'une trop longue erreur, se prononce lui-même dans le sens de l'équité, de la science et du progrès, comment ne pas être saisi de dégoût à l'aspect de l'opposition qu'il rencontre de la part d'une portion des gouvernans et du clergé ultramontain?"

" Qui l'eût pensé naguère? Le journal officiel du Saint-Siège, le *Diario di Roma*, fait aujourd'hui parti de la mauvaise presse: il est suspect, proserit à Naples comme à Milan. Conservateurs plus intéressés encore que fanatiques, sous les auspices du gouvernement napolitain, attaquent chaque jour le caractère, les actes, la foi même du Saint-Père, dans une méchante feuille intitulée: *Scienza e Fede* (Science et Foi)... Révoquer en doute l'orthodoxie du Pape, quand on parle au nom du catholicisme, c'est bouleverser l'Eglise, c'est mettre au lieu et place de son autorité, l'intérêt ou le caprice de chaque raison individuelle. C'est tomber de plein saut dans le schisme, l'hérésie et le protestantisme.

" Tout se rencontre pour offrir au Pape Pie IX un beau et mémorable rôle... Qu'il ne se laisse décourager ni par les aigres remontrances des cours de Vienne et de Naples, ni par les timides conseils qui lui arrivent des Tuileries. Loin de là: qu'il envisage de haut sa mission et la puissance que lui apportent les besoins moraux et politiques de tant de peuples! qu'il comprenne son époque et qu'il ose! il se convaincra bientôt que la Papauté a

plus à gagner à la cause des nations qu'en se compromettant pour celle des mauvais rois."

Tel est le factum du *Siècle*: on dirait un manifeste de M. Thiers dans ses bons momens, et quand il n'en veut pas trop à l'Eglise. On voit même qu'une Eglise de son goût et de sa couleur, une Eglise auxiliaire de sa politique, une Eglise où il serait le pape du Pape l'accommoderait assez; aussi voyons-nous que M. Thiers est cité dans cet article comme le père de cette nouvelle Eglise, comme le prophète de cette nouvelle époque.

Si la citation de M. de Maistre est heureuse pour le temps où nous sommes, celle de Napoléon ne l'est pas: le sort du directoire lui-même est la preuve que le gouvernement de Napoléon était assez peu représentatif, ou du moins qu'il avait une singulière manière d'inaugurer l'ère de ces sortes de gouvernemens.

Mais M. Thiers, qui est un Napoléon aussi, car ils pullulent maintenant, est un Napoléon d'un genre nouveau. Les grands hommes n'imitent pas.

Napoléon Ier. agissait, et Napoléon II, ou Napoléon Thiers, parle; Napoléon l'ancien réalisait ses pensées, et Napoléon le jeune les écrit. Celui-là voulait régner par le glaive, celui-ci par le verbe: celui-là jeta la représentation nationale par la fenêtre, celui-ci aimerait mieux jeter les couronnes et mettre à leur place son bonnet. Celui-là, sachant qu'un Pape est un morceau de roi, il l'enleva, et, comme le Vicaire du Christ ne voulait pas être le compère de Néarod dans le machiavélisme et l'escamotage des trônes, son complice et son consécuteur dans l'asservissement du monde, celui-ci le retint dans ses fers; M. Thiers n'en pouvant pas faire autant, voudrait au moins le mener à la cordelle.

A cela près, nous ne nions pas la tendance de plusieurs nations vers un gouvernement représentatif; nous ne nions pas plus les avantages que les inconvéniens que peut avoir ce genre de gouvernement. Aux yeux de la religion et de ses vrais amis, la forme est peu, le fond c'est tout, la forme passe et le fond reste.

Nous n'ignorons pas les embarras, les dangers du gouvernement autrichien, et ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on déplore sa trop ombrageuse susceptibilité à l'égard de l'Eglise et du clergé. De tout tems l'Eglise et l'empire, la mitre protectrice et la couronne de fer furent en lutte, celle-ci pour l'asservissement, l'autre pour les droits, pour l'indépendance et pour la liberté des peuples. Le *Siècle* et ses devanciers les philosophes ont été pour la couronne de fer contre la couronne d'épines, pour le despotisme contre la liberté. Ils ont dénigré ils ont paralysé autant qu'ils ont pu la puissance du Pape ce grand représentant, ce grand tribun des peuples. Qu'en veulent-ils donc faire à présent?

Nous ne pouvons nier non plus l'aveuglement, les injustices, sinon du gouvernement, du moins de la police et de l'hérésie russes, nous concevons les frémissemens de ses populations catholiques. Mais il y a loin de là à une révolution; et même à un changement de forme dans le gouvernement.

" Tel est, dit le *Siècle* en face de ce tableau qu'il trace du monde politique; tel est l'avenir de la chrétienté." C'est possible: mais que telle soit aussi la mission du christianisme c'est ce que nous comprenons moins, c'est ce que nous prions le *Siècle* de nous expliquer plus clairement. Alors nous nous expliquerons à notre tour.

En attendant nous le félicitons de la justice qu'il rend au christianisme en disant: " C'est par son caractère expansif et civilisateur, par ses tendances progressives et généreuses qu'il se distingue des religions immobiles et abrutissantes de l'Asie. Mais comment se fait-il qu'avec de telles idées sur le christianisme, le *Siècle* attaque tout ce qui lui est dévoué, tout ce qui le sert en France, et qu'il se fasse le défenseur et l'écho de tout ce qui lui est hostile?"

En effet, que le *Siècle* trouve par hasard sur sa route quelque philosophe, quelque professeur anti-prêtre, anti-chrétien, panthéiste et par conséquent partisan de ces " religions immobiles et abrutissantes" de l'Asie, dont le fondement, dont le dogme est le panthéisme, il le protège, il le loue, il l'exalte, il en fait un oracle et presque un Dieu nouveau.

Le christianisme, pour le *Siècle*, ne serait-il donc qu'un instrument pour arriver à d'autres fins, qu'un instrument qui ne serait bon qu'à Rome, et qui devrait le céder au panthéisme à Paris? Qu'il daigne s'expliquer encore sur ce point.